

il le trouva à la tour des Archives, entouré de vieux parchemins, et lisant facilement ces actes poudreux des temps passés. Ses yeux accoutumés à ce gothique grimoire, n'y rencontraient plus rien d'indéchiffrable, et sa main, à force de travail, était devenue aussi habile que ses yeux. Il savait imiter l'écriture de chaque siècle comme il savait en comprendre les différents dialectes. Le prince de Bretagne l'avait ramené d'Angleterre et faisait grand cas de son savoir. Il parlait et écrivait également bien le latin, l'allemand, l'anglais et le français. Cet homme, accoutumé à transcrire la pensée de ses maîtres, n'avait jamais de pensée à lui, sinon pour nuire aux autres ; alors seulement il cessait d'être machine, et ne marchait de son propre mouvement que lorsque c'était pour aller vers le mal. La nature, en le faisant laid et difforme, lui avait laissé un amour-propre hargneux et susceptible ; il ne pouvait pardonner à tout être qui n'avait pas comme lui la laideur en partage. Pour se sauver de sa difformité, il visait à un air digne, il portait la tête haute et singeait le grand seigneur. Oubliant qu'il faisait partie de la domesticité du prince, ce scribe salarié était haut avec les subalternes, bas et rampant avec ses maîtres. Sa mise était d'une recherche ridicule, et comme la burlesque copie de celle du prince et de ses nobles amis ; ses prétentions faisaient rire...

Lorsque Jean Hingant eut dit au méchant scribe que Gilles de Bretagne le demandait pour le faire écrire au duc François, Pierre La Rose, laissant ses liasses de vieux papiers qu'il était occupé à lire, se frotta les mains avec joie, et dit avec une effroyable expression : Enfin voilà mon heure venue. On a ri de moi... ; eh bien ! je ferai pleurer !